

**Adam Bielecki**

# **Le gel ne me fermera pas les yeux**



**DES TATRAS AU SAUVETAGE  
DU NANGA PARBAT**

Crédits photographiques :

Collection Adam Bielecki sauf cahier photos p. III (hg) : Romuald Bielecki.

Titre original : Spod zamrzniętych powiek

© 2017 – Adam Bielecki et Dominik Szczepański

Publié pour la première fois en polonais

par Wydawnictwo Agora, Warszawa.

© Éditions Paulsen, 2019 pour la présente édition.

Collection Guérin – Chamonix – [guerin.editionspaulsen.com](http://guerin.editionspaulsen.com)

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

Adam Bielecki  
avec Dominik Szczepański

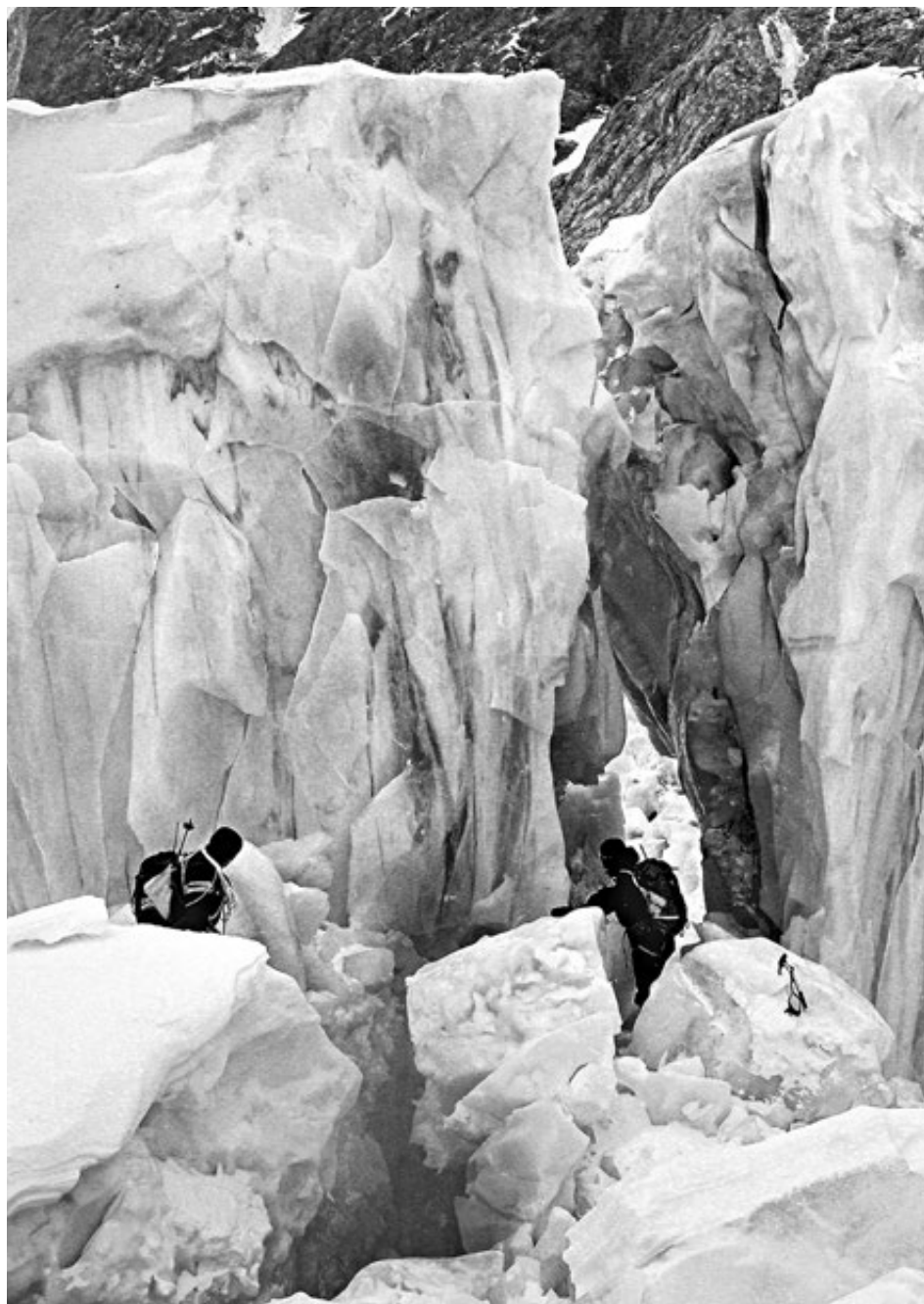
# Le gel ne me fermera pas les yeux

Traduit du polonais par  
Agnieszka Warszawska



Guérin  
éditions Paulsen

Je dédie ce livre à mes proches.  
Sans votre amour rien n'aurait de sens.



Dans le labyrinthe de glace.

## DANS LE LABYRINTHE DE GLACE

– Gasherbrum I, janvier 2012

Artur a fait des cauchemars toute la nuit. Des rêves de crevasses, de lames de glace, de séracs de plusieurs tonnes suspendus au-dessus de sa tête et de ponts de neige fragiles. Ce matin, nous avons essayé de remonter la cascade de glace qui domine notre camp de base du Gasherbrum I, un 8 000 du Karakoram dont nous tentons la première ascension hivernale. Nous sommes six : ma sœur Aga, Janusz Golab, Artur Hajzer, deux porteurs d'altitude pakistanais, Muhammad Ali et Shaheen Baig, et moi.

Nous sommes partis avec des sacs légers et 200 mètres de corde, au cas où. Nous ne souhaitons pas poser de cordes fixes, mais le parcours vers le camp 1 s'est avéré plus difficile que prévu. Il a fallu s'encorder, rester vigilants en permanence. Plus on avançait, plus on perdait l'espoir d'arriver jusqu'au camp. Et comment retrouver le chemin ensuite ? Comment le refaire plusieurs fois pour installer et approvisionner les camps avant de pouvoir attaquer le sommet ?

Ce maudit glacier n'en finissait pas. Notre progression n'avait plus rien d'élégant, tout était permis pour s'échapper de ce labyrinthe glacé. J'ai sorti la caméra.

– Ne filme pas ça, tu veux gagner l'Œuf d'or ? a dit Artur, évoquant ce prix satyrique attribué aux scènes de montagne les

plus cocasses. Et il s'est laissé glisser d'un sérac sur les fesses, comme un sac.

– Va-t'en à Madagascar avec ta caméra !

Après l'expédition, Artur écrira qu'il aurait préféré se casser une jambe plutôt que d'avoir à repasser par cette cascade de glace.

Le glacier, long de 6 kilomètres, présente des obstacles imprévus. À 5 700 mètres, au lieu de trouver le plateau de neige qui devait nous mener vers l'emplacement du camp 1, nous sommes tombés sur un chaos glaciaire. Avant l'expédition, j'avais entendu dire qu'en été on pouvait remonter le glacier sans s'encorder. On a vite compris qu'il n'en était pas question. Nous avons rebroussé chemin en pensant avoir fait la plus grande partie du trajet jusqu'au camp 1. Nous n'en avons fait que le tiers – et c'est probablement mieux qu'on ne l'ait pas réalisé à ce moment-là.

C'était le troisième jour de l'expédition. Premier jour d'action, premier affrontement avec le Gasherbrum I, et déjà une défaite. Il restait quelques heures avant la tombée de la nuit. Nous étions fatigués par la tension et la peur constantes, le danger qui pouvait arriver à chaque instant depuis le haut sous la forme d'une avalanche ou de l'effondrement d'une tour de glace, et depuis le bas avec la rupture d'un pont de neige ou une crevasse cachée.

Nous avons marqué l'itinéraire avec cinquante fanions pour nous repérer dans le labyrinthe de glace, mais le glacier change en permanence et durant les cinq parcours suivants nous ne réussirons jamais à passer par les mêmes endroits.

Le Gasherbrum nous accueillait avec une grosse claque. Belle leçon d'humilité.

\*\*\*

Lorsque je suis arrivé au pied du Gasherbrum à la fin de 2011, je pensais être capable d'imaginer les conditions qui m'attendaient.

Après tout, j'étais allé au Makalu, le cinquième plus haut sommet du monde ; j'avais gravi le Khan Tengri, le 7 000 le plus septentrional, j'avais grimpé dans les Tatras et dans les Alpes en hiver... mais ce que j'ai vécu au Karakoram s'est avéré inhumain. Nos - 20 °C en Pologne n'ont rien de spécial ; - 40 °C, on peut l'imaginer : il fait tout simplement deux fois plus froid. Mais - 60 °C ? C'est abstrait, il nous manque les repères pour réaliser ce que signifie un tel froid. L'important pour les himalayistes, c'est la température ressentie, qui résulte du rapport entre la vitesse du vent et la température de l'air. Si la température en altitude est de - 35 °C et que le vent souffle à 30 km/h, mon corps a les mêmes sensations que s'il faisait - 60 °C. Sur une peau découverte, les gelures apparaissent en moins de 30 secondes. Même à l'abri des séracs, où il faisait moins froid, nous devons faire très attention aux gelures quand on enlevait nos gants.

\*\*\*

Le 25 janvier, après sa nuit de cauchemars, Artur veut entendre nos avis avant de prendre une décision.

- Il faut monter le camp 1. Des idées ? demande-t-il.
- Et si j'y allais ? ai-je proposé.

Je veux montrer ce que je sais faire. De nous trois, je suis le moins expérimenté. Artur Hajzer, le chef de l'expédition, a 49 ans et sept 8 000 à son actif – il a ouvert de nouvelles voies sur trois de ces sommets et réussi la première hivernale de l'Annapurna avec Jerzy Kukuczka. Janusz Golab, de cinq ans son cadet, a réussi en une décennie plusieurs voies difficiles sur de grandes parois. Il a reçu trois fois le prestigieux prix Kolosy, dont un pour l'ascension avec Jacek Fluder et Stanislaw Piecuch de la face est du Kedar Dome dans le Garhwal (Inde), « une des parois les plus difficiles d'Himalaya ».





L'ascension hivernale d'un 8 000 ressemble à un voyage sur une autre planète.

Quant à moi, à 28 ans et avec mon CV d'alpiniste, je pouvais au mieux espérer leur lacer les chaussures au pied de la paroi.

– Bien, vas-y avec les haps, dit Hajzer.

Il parle des porteurs d'altitude (high altitude porters). À mon avis ce nom est trompeur car il suggère que leur rôle est de porter nos sacs à dos. Je les décrirais plutôt comme des partenaires d'expédition rétribués. Le coût de ce service revient moins cher que de faire venir de Pologne un membre de l'expédition dont le rôle se limiterait à soutenir l'équipe. Dans les années 1980, à l'âge d'or de l'himalayisme polonais, les groupes étaient nombreux. Aujourd'hui, il est rare que quelqu'un puisse laisser son travail et ses proches pendant trois mois, juste pour aider les copains dans une ascension.

À 6 h 40, je pars avec Ali et Shaheen pour installer le camp 1. Au départ, les fanions nous aident à retrouver le chemin et, en trois heures à peine, nous sommes à l'endroit où nous avons fait demi-tour. Peu de temps après, nous entrons dans le chaos glaciaire. La neige masque les crevasses et il faut être prudent. Le jeu ne fait que commencer. Après d'innombrables ponts de neige et murs de glace, nous prenons pied sur le plateau médian. Ici, le terrain est moins chaotique, mais les crevasses sont monstrueuses et nous obligent à de grands détours. Nous revenons souvent sur nos pas.

Perplexes, nous observons une crevasse large d'une douzaine de mètres et qui s'étend à perte de vue des deux côtés. Je ne vois qu'une solution.

– On descend dedans ? demandé-je.

Les Pakistanais secouent la tête, sceptiques.

– Allons au moins voir comment se présente le fond.

Je ne veux pas abandonner. Nous n'avons plus le temps de revenir en arrière et de risquer de nous retrouver dans un nouveau

cul-de-sac. Je plante l'ancre à neige, une cornière en aluminium de 50 centimètres qui permet de s'assurer, et après 30 mètres de rappel, je me pose sur le fond de la crevasse. Un instant après, Ali et Shaheen me rejoignent. Au jugé, je pars vers la gauche. Par endroits, la crevasse est si large qu'on dirait un canyon de glace. Il y fait complètement clair. Çà et là, des trous sous nos pieds nous rappellent les dizaines de mètres d'abîme au-dessus desquels nous évoluons. Jamais, ni avant ni après, je n'ai enjambé de crevasse à l'intérieur d'une crevasse. Au bout de 200 mètres environ, nous repérons une ligne de faiblesse dans le mur vertical qui ferme le piège de glace sur notre droite. Le ciel apparaît de nouveau au-dessus de nos têtes et la voie vers le plateau supérieur s'ouvre devant nous.

Tout semble s'arranger : l'étendue qui se dévoile à nos yeux est relativement plate et couverte d'une couche de neige unie. Mais il nous suffit de quelques pas pour comprendre que ce n'est qu'une illusion. Le plateau est strié d'un réseau de longues crevasses parallèles. Elles sont étroites mais presque toutes camouflées par la neige. Nous sommes contraints à de nouveaux détours. Un pont de neige s'écroule sous le poids d'Ali. Heureusement, il s'en sort sain et sauf.

Les haps ont entendu dire que j'étais rapide en montagne, ils ont décidé de me tester. Normalement, on fait une pause toutes les deux heures environ pour boire du thé chaud ou manger une barre énergétique. Aujourd'hui, personne ne donne le signal.

– OK les gars, faisons une pause, dis-je au bout de huit heures d'une marche intense.

– Bon, si tu veux te reposer... répondent-ils à bout de souffle.

Nos débuts sont plutôt rugueux, mais durant ces deux mois nous deviendrons amis. Lorsque nous avons reparlé avec Shaheen des moments clés de l'expédition pendant le trek de retour, il a mentionné cet épisode.

– Adam, tu te souviens de notre première montée au camp 1 ? C'était une des pires journées de ma vie. Un cauchemar.

– Shaheen, merci de me le dire. J'étais persuadé que c'était moi qui avais un problème.

Le vent commence à souffler lorsque nous arrivons à l'emplacement du camp 1, à 16 h 30. Grâce à notre jeu de rivalité, nous avons mis un temps qu'il sera impossible de répéter lors des montées suivantes. Nous sortons la tente du sac à dos. Avec le coucher du soleil, la température baisse d'un coup. Le vent se renforce, diminuant encore la température ressentie. Il est difficile de manœuvrer avec des moufles, mais la moindre tentative de les enlever finirait par des gelures.

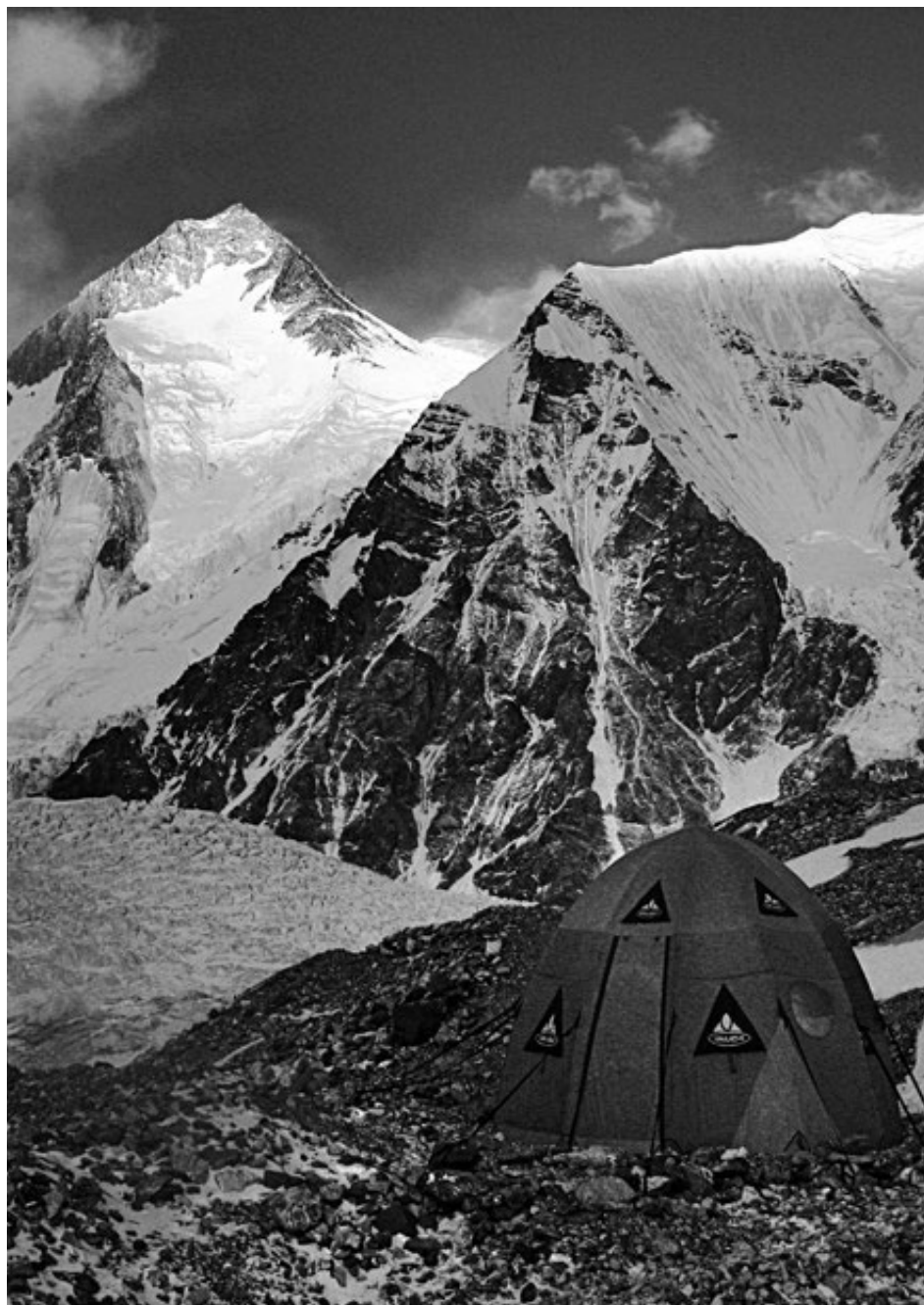
À 18 heures, la tente est enfin montée. Épuisés, nous nous blottissons dans nos sacs de couchage. Nous venons de faire du beau travail... beau et inutile.

L'himalayisme ne fait pas de nous des êtres exceptionnels. Certes, nous pouvons inventer et tester des brevets textiles qui finissent par se démocratiser. Mais je ne pense pas que l'himalayisme ait un sens profond – pas plus que la navigation à voile ou une promenade dans un parc. La vie en soi n'a pas de sens profond. L'himalayisme est mon choix et je n'ai aucun besoin de convaincre le monde entier que c'est une très chouette occupation.

\*\*\*

– Artur, la route est longue, on en a pris plein la gueule, dis-je le soir à la radio. On a mis le paquet, je ne sais pas si vous pourrez atteindre le camp. Prenez peut-être une tente légère en cas de bivouac.

Artur s'offusque. Comment ça, ils n'y arriveront pas ? De toute évidence le chemin est balisé et il y a une bonne trace.



Dernière chance avant la tempête annoncée le 9 mars sur le Broad Peak.

La nuit est calme. Le matin nous redescendons vers le camp de base. La neige a recouvert une partie de la trace mais le GPS nous aide. Nous croisons Janusz et Artur peu après 11 heures. Ils montent avec des sacs lourds. Demain, ils veulent faire une reconnaissance vers le camp 2.

Une ascension dans le style « expédition » suppose ce genre de travail pendulaire. On gravit le sommet petit à petit : une équipe fait son boulot et redescend, la suivante profite du travail réalisé et ajoute sa petite brique à l'édifice. Ainsi menée, l'ascension d'un 8 000 exige quatre à six sorties du camp de base. Pour l'équipe de grimpeurs arrivée au pied de la montagne, le but est de poser les camps les uns après les autres, de les approvisionner, de sécuriser les passages avec des cordes fixes. Bien évidemment cela dure relativement longtemps et exige une certaine quantité de matériel, c'est pour cela qu'on parle d'expédition lourde ou de tactique de siège.

Trois heures après avoir croisé Artur et Janusz, nous arrivons au camp de base.

Artur appelle à la radio. Ils ne trouvent pas le camp 1. Sur le plateau supérieur, les traces de nos crampons apparaissent çà et là dans la neige dure. On n'avait pas assez de jalons pour bien baliser toute la voie.

À 16 heures, ils commencent à comprendre la gravité de la situation. La fin de la journée approche et le camp n'est toujours pas là. Ils ne sont même pas sûrs d'aller dans la bonne direction, car ils ne savent pas se servir du GPS que j'ai acheté juste avant le départ. C'est un nouveau modèle, ils n'ont pas eu le temps de l'essayer.

À 17 heures, l'instrument leur indique que le camp n'est pas loin. Le soleil se couche déjà. Ils doivent agrandir l'image sur l'écran du GPS, mais ils ne savent pas comment faire.

Je l'ai fait sans réfléchir. Maintenant que je n'ai plus l'appareil devant les yeux, il m'est difficile de donner des conseils. Je retrouve le mode d'emploi et leur lis à la radio. Ils sont à 200 mètres du camp, mais le GPS ne donne pas la direction. Ils tournent en rond. À 17 h 30, la nuit tombe. Ils s'immobilisent, espérant forcer l'appareil à coopérer. Leurs vestes en duvet synthétique primaloft sont trempées et protègent mal du froid. Les premiers frissons apparaissent. Ils effectuent les manipulations sur le GPS avec le bout du piolet, puis à main nue. Ils changent de main toutes les minutes afin d'éviter les gelures. L'écran prend l'humidité.

L'ascension d'un 8 000 en hiver ressemble à un voyage sur une autre planète, mais nous ne sommes pas de la NASA. Aucune équipe de spécialistes n'a travaillé sur la préparation de notre expédition. Nous sommes des gens normaux et devons tout faire par nous-mêmes – du choix du matériel à l'escalade proprement dite, en passant par la logistique et le choix des assurances. Avec autant de tâches à effectuer, il est difficile d'être expert dans tous les domaines, donc l'improvisation est inévitable. La mésaventure avec le GPS en est le meilleur exemple.

Janusz essaye de convaincre Artur qu'avec les vivres et un peu de gaz qu'ils ont avec eux, ils peuvent creuser un trou dans la neige et tenir la nuit. Mais Hajzer ne veut pas abandonner. À la fin, en suivant mes instructions, il trouve la bonne configuration de l'appareil. Le camp est là, à 48 mètres.

– Il est là, je le vois, à droite ! crie de joie Janusz.

La connexion avec le camp de base est établie à 19 h 20. Artur et Janusz doivent encore installer la tente que nous avons repliée – en hiver, on a pour règle de ne jamais laisser la tente montée car le vent la déchirerait très rapidement.

J'ai de l'espoir. Nous avons franchi le premier obstacle et établi le premier camp. Nous pouvons commencer à grimper.



En hiver, dans les Tatras.





Juin 1996. Je commence à grimper avec des chaussures de foot dont j'ai coupé les crampons.

## REMERCIEMENTS

Un des plus grands avantages d'écrire un livre est de pouvoir remercier de nombreuses personnes qui, aux différentes étapes de ma vie, ont influencé mon escalade.

Sans votre gentillesse et votre soutien, l'histoire de ma vie n'aurait pas été la même.

Je remercie : Romuald Bielecki, Danuta Bielecka, Artur Badeja, Marzena Gašior, Andrzej Dziuba, Jolanta Wielicka, Hubert Doluk, Szczepan Gawłowski, Paweł Bugajny, Łukasz Grajcar, Marcin Słanina, Paweł Marchlewicz, Przemysław Widzyk, Rafał Fronia, Jacek Sęk, Max Nortz et ma merveilleuse épouse, Dobrochna Bielecka.

Je remercie aussi les sponsors, sans lesquels mon activité sportive ne serait pas possible. Les entreprises qui m'ont soutenu durant ces vingt années d'escalade sont :

Black Yak, Stegu, Trust, L'Biotica, Z Polskiej Ziemi, Kreisel, Instytut Monitorowania Mediów, Imex Logistic, Climbos.com, Rock & Ice, Pro Club, Tendon, Camp & Cassin, HiMountain, Lyo Food, Forma na Szczyt, ainsi que la mairie de ma ville, Tychy. Je remercie également toutes les personnes qui m'ont épaulé via la plateforme Polak Potrafi.

Un grand merci à mes partenaires d'escalade, en particulier : Robert Rozmus, Agnieszka Bielecka, Krzysztof Urbański, Rafał Kalinowski, Lech Naumowicz, Adaś Ciućka, Maciek Stańczak, Tomek Chwastek, Kacper Tekieli, Janusz Gołąb, Ali Sadpara, Shaheen Baig, Marcin Kaczkan, Amin Baig, Artur Małek, Jarek Gawrysiak, Denis Urubko, Dima Siniev, Artiom Braun, Alex Txikon, Daniele Nardi, Jacek Czech.

Je remercie Dominik Szczepański pour notre travail en commun sur ce livre.

Mes remerciements vont tout particulièrement à ceux qui ont payé le prix fort pour leur amour de la montagne. Je suis heureux d'avoir eu la chance de vous rencontrer. Je ne vous oublierai jamais : Kamil Michalik, Ali Kuś, Gerfried Goschl, Cédric Hählen, Nisar Hussain Sadpara, Mahdi Amidi, Krystian Dziurok, Sławomir Wróblewski, Tomek Kowalski, Maciek Berbeka, Ernestas Markšaitis, Artur Hajzer, Grzegorz Kukurowski, Daniele Nardi, Tomek Mackiewicz et Simeone La Terra.



De retour au camp de base, cent heures après l'avoir quitté... et tant pis si mon prénom est écorché.

## TABLE DES MATIÈRES

1. Dans le labyrinthe de glace .....	9
2. Enfantillages.....	19
3. Le plus haut champ de bataille.....	57
4. Espoir, joie, bonheur-déception, peur, désespoir.....	81
5. Un chef-d'œuvre de tactique.....	143
6. Dans la file au K2.....	155
7. L'autre côté du miroir.....	181
8. Demi-tour vers la vie.....	231
9. No permit, no cry.....	261
10. Une révolution étouffée par la météo.....	271
Épilogue.....	293
Post-scriptum pour l'édition française.....	295
Remerciements.....	301

**Adam Bielecki**

avec **Dominik Szczepański**

## **Le gel ne me fermera pas les yeux**

En janvier 2018, on découvrait son grand sourire au côté d'une jeune femme épuisée : Adam Bielecki venait, avec Denis Urubko, d'arracher Élisabeth Revol des griffes du Nanga Parbat, un sauvetage inédit dans l'histoire de l'alpinisme en Himalaya.

Le récit de sa vie est celui d'une longue marche vers le froid léthal de l'hiver en haute altitude, un univers de précarité extrême, où la moindre erreur peut s'avérer fatale, où le gel, littéralement, peut vous coller les paupières. Où il faut se battre pour continuer à voir, et à vivre. Adam Bielecki, né en 1983, est l'une des stars de l'alpinisme polonais. Comme beaucoup de ses compatriotes, il s'est frotté aux parois glacées des Tatras, en Pologne, avant d'explorer les plus hautes montagnes du monde. Diplômé en psychologie, il vit depuis trente ans sa passion de l'alpinisme. Il a réalisé la première hivernale de deux 8 000, le Gasherbrum I et le Broad Peak.

Le gel ne me fermera pas les yeux, écrit avec Dominik Szczepański, est son premier livre. L'édition française comporte un entretien inédit sur le sauvetage d'Élisabeth Revol.

Traduit du polonais par Agnieszka Warszawska.  
Titre original : Spod zamarzniętych powiek © Agora.

25,00 € TTC (prix France)



[www.editions-paulsen.com](http://www.editions-paulsen.com)